

« Comme à une amie »
**Le discours éditorial des premières revues féminines
canadiennes-françaises (1893-1919)**

Liliana Rizzuto

Number 125, Spring 2016

Du journal à la télévision : femmes et médias

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rizzuto, L. (2016). « Comme à une amie » : le discours éditorial des premières revues féminines canadiennes-françaises (1893-1919). *Cap-aux-Diamants*, (125), 4-6.

« COMME À UNE AMIE »

LE DISCOURS ÉDITORIAL DES PREMIÈRES REVUES FÉMININES CANADIENNES-FRANÇAISES (1893-1919)

par Liliana Rizzuto

Le tournant du XX^e siècle correspond à une période d'essor et d'émancipation fulgurante pour le journalisme québécois. Une baisse importante du coût des tirages et une augmentation des capacités de production se traduisent par une hausse significative du volume des ventes. Les grands quotidiens de Montréal, *La Patrie* (1879) et *La Presse* (1884) en tête, proposent alors des articles plus nombreux, plus légers, souvent illustrés, et visant avant tout à satisfaire les attentes d'un lectorat grandissant. Le journal d'opinion, lieu de débats et de propagande politique, cède ainsi progressivement sa place à la grande presse d'information, centrée davantage sur les nouvelles, le divertissement et beaucoup de publicités. L'activité journalistique se métamorphose elle aussi et les collaborateurs réguliers, ceux qui signent les nouvelles chroniques et rubriques hebdomadaires, commencent à envisager le journalisme comme une profession à part entière. Dans ce contexte de restructuration et de redéfinition profondes du monde médiatique, un nouvel espace des possibles émerge également pour les femmes. De simples lectrices, elles deviennent collaboratrices, puis rédactrices de leurs propres pages féminines et enfin, directrices de leurs propres revues. La presse, largement dépolitisée, s'engage en effet dans un mouvement de démocratisation qui fait la part belle aux lectrices canadiennes. Ces dames représentent après tout un marché publicitaire particulièrement attrayant pour les annonceurs, ne serait-ce que pour tout ce qui concerne le soin de la maison, l'éduca-



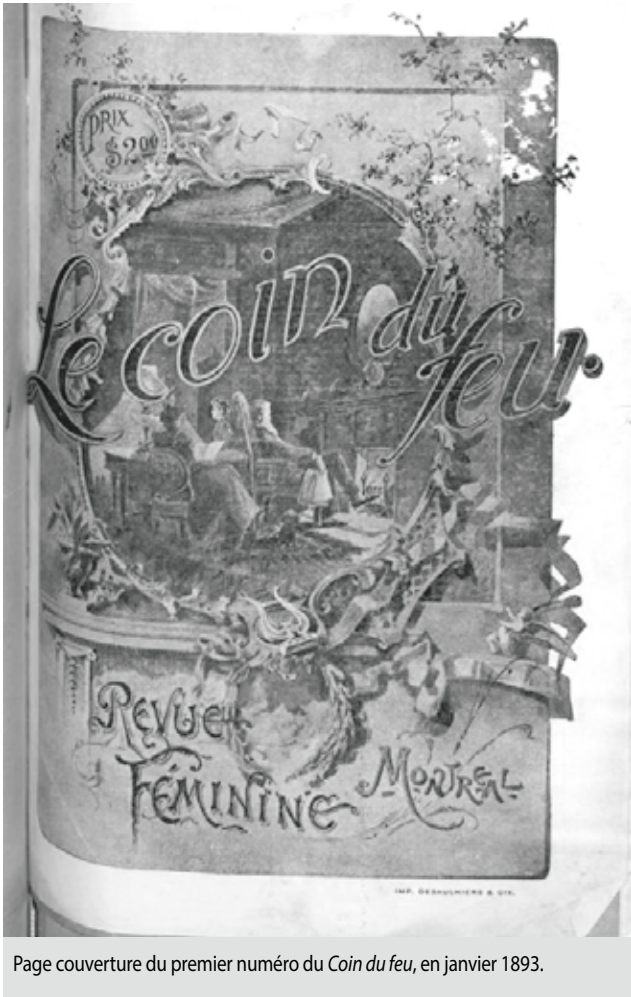
Page couverture du premier numéro du *Journal de Française*, en mars 1902.

tion des enfants, et bien sûr la myriade de produits de beauté, crèmes, pilules et autres remèdes pensés spécialement pour elles. À côté des annonces, les journaux publient des textes signés par des femmes, puis des chroniques écrites par et pour elles. S'ensuivent de complètes « pages féminines », ces feuillets hebdomadaires dans lesquels une journaliste offre quelques textes choisis, en plus de répondre aux questions des lecteurs, qu'il s'agisse d'affaires sentimentales, de littérature ou des règles d'étiquette. Sortes d'ancêtres du courrier du cœur, ces « réponses aux correspondants » propulsent la carrière des premières chroniqueuses-vedettes du Québec, celles-là mêmes qui deviendront trois des premières directrices de revues. Il s'agit de Française, nom de plume de Robertine Barry, qui dirige le

« Coin de Fanchette » (1897-1900) dans *La Patrie*, avant de fonder *Le Journal de Française* (1902); de Madeleine, pseudonyme d'Anne-Marie Gleason, qui lui succède avec le « Royaume des femmes » (1900-1904), toujours dans *La Patrie*, pour ensuite lancer *La Revue moderne* (1919); et de Gaétane de Montreuil, de son vrai nom Georgina Bélanger, dont la page « Pour vous Mesdames » (1899-1903) du quotidien *La Presse* se transforme en un magazine du même nom en 1913. Ces femmes ont cependant été précédées dans leur aventure par Joséphine-Marchand Dandurand, dite Madame Dandurand, l'unique directrice qui ne fut pas d'abord chroniqueuse, mais la seule également à avoir eu l'appui d'un père, Félix-Gabriel Marchand, alors directeur d'un journal, le *Franco-Canadien* (1860-1895), puis politicien et même futur premier ministre du Québec. La journaliste ne fait pas d'ailleurs un secret du soutien de sa famille lorsqu'elle fonde la première revue féminine canadienne-française, *Le Coin du feu* (1893). À cette liste il faut encore ajouter un titre, *La Bonne Parole* (1913), organe officiel de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, dont Madeleine fut la première directrice. Ce sont donc là cinq périodiques dits « féminins », tous fondés entre 1893 et 1919, et dirigés, pour un temps du moins, par une femme.

LE MOT DE LA DIRECTRICE

Il est important de mesurer le risque encouru par ces cinq publications. Le fait de s'être ainsi spécialisées, en briguant surtout, et même exclusivement le vote féminin, les place dans une situation de



Page couverture du premier numéro du *Coin du feu*, en janvier 1893.

concurrence aigüe avec les journaux généralistes, dont *La Patrie*, *La Presse* et *Le Devoir*, qui proposent eux aussi des textes de chroniqueuses populaires. Mais alors que ces derniers prétendent s'adresser à tous, les périodiques féminins visent un marché restreint, et c'est sur ce point que repose leur stratégie éditoriale. La manière dont les directrices présentent la mission de leurs revues témoigne en particulier d'un désir de rapprochement entre lectrices et journalistes, la volonté d'offrir un espace qui leur serait réservé, où elles pourront se retrouver entre elles, « entre nous ».

Le discours éditorial de toute publication, féminine ou non, relève d'une prise de position. À l'instar de la préface d'un livre, l'éditorial représente une adresse aux lecteurs : il déclare ses intentions, identifie son public, se prononce sur sa propre pertinence. Dans le cas des revues men-

tionnées, le premier article signé par la directrice est ce texte fondamental qui veut attirer la sympathie des lectrices, celles qui connaissent déjà Françoise ou Madeleine de *La Patrie*, Gaétane de *La Presse*, ou encore Madame Dandurand, journaliste et écrivaine, mais aussi toutes celles, et tous ceux, qui sont curieux de voir ce que propose un périodique entièrement féminin. Texte liminaire de nature tout à fait différente que le reste de la revue ou du magazine, il doit aussi se conformer à des attentes plus élevées. Tous ne passent pas en effet la barrière de la première page, surtout si en tant qu'hommes le contenu ne leur semble pas destiné.

À titre de première revue féminine au Canada français, et la seule à paraître au XIX^e siècle, *Le Coin du feu* se distingue singulièrement de ses successeurs. L'éditorial se présente en fait comme une historiette, une explication animée de la manière dont l'idée du *Coin du feu* est venue à naître, soit après qu'un homme eut pris congé d'un groupe de jeunes femmes pour les laisser « causer chiffons ». Toutes les personnes présentes ont alors délibéré sur le manque d'une « littérature appropriée » à la femme et à ses besoins, une littérature qui saurait la « guider dans les casualités de la vie mondaine comme dans sa tâche ardue de maîtresse de maison ». Le texte, intitulé « Le pourquoi », précède un éditorial plus conventionnel dans lequel la directrice déclare alors vouloir aider les femmes à développer ces « qualités essentiellement féminines » qui leur permettront « d'embellir leur intérieur » et

d'y régner par la grâce, certes, mais aussi par l'esprit. S'adressant directement aux Canadiennes, Madame Dandurand veut surtout que le *Coin du feu* devienne « le compagnon » de leurs loisirs, cette présence familière qui conseille et informe, en même temps qu'elle amuse et divertit. *Le Journal de Françoise*, *Pour vous mesdames* et *La Revue moderne* reprennent presque à l'identique cette proposition amicale, la revue féminine étant présentée par toutes comme une compagne éclairée qui prendrait place aux côtés des lectrices, chez elles, au coin du foyer, « bien au chaud » comme le dira *La Bonne Parole*. Au contraire de leur prédécesseure, toutefois, ces nouvelles revues n'insistent pas tant sur le caractère social et mondain des échanges entre femmes, que sur la connivence et la discrétion qui sont de mise entre amies intimes. Françoise et Madeleine notamment, en tant qu'anciennes chroniqueuses et responsables du courrier des lecteurs, privilégient la création d'un espace privé, en retrait du monde, et dans lequel les femmes pourront s'exprimer librement. Dans « Notre programme », la directrice du *Journal de Françoise* décrit ainsi avec force détails le genre de complice que sera sa revue : « Nous désirons que ces pages aillent au foyer de chacune



Page couverture du premier numéro de *La Bonne Parole*, en mars 1913.



Page couverture du premier numéro de *La Revue moderne*, en novembre 1919.

comme des amies des bons et des mauvais jours; qu'elles soient les confidentes des unes, la consolation des autres, les conseillères discrètes de toutes ». Madeleine fait de même avec sa *Revue moderne*, qu'elle souhaite voir devenir « l'inspiratrice et l'amie ». Plus loin dans la revue, dans un texte intitulé « L'Entre-Nous », elle assure même personnellement à ses lectrices « la plus discrète, comme la plus intense amitié ». Gaétane de Montreuil, moins emphatique, présente quant à elle son magazine comme « un discret confident ».

À la communauté féminine proposée par Madame Dandurand en 1893, ce cénacle rappelant les salons où les femmes aiment à briller les unes devant les autres, les revues du début du XX^e siècle paraissent vouloir substituer une relation plus personnelle, sorte de tête-à-tête faisant écho cette fois au monde de la correspondance. Pourtant, si ce mouvement de repli est particulièrement accentué dans *Le Journal de Française*, en 1902, il paraît déjà moins im-

portant en 1913, dans *Pour vous mesdames* et, plus encore, dans *La Bonne Parole*. Or-

gane de presse associé aux activités d'un groupe de femmes, la Société Saint-Jean-Baptiste, cette dernière propose une alliance d'un ordre tout à fait nouveau. Dans cet éditorial-ci, Madeleine, la directrice de *La Bonne Parole*, opte en fait pour une ouverture assumée. Il n'est plus question de rester « entre nous », mais bien d'aller vers le monde, ensemble, et fortes de cette union. La revue veut toujours prodiguer, comme d'autres avant elle, « le mot qui va au cœur », mais elle entend devenir aussi « l'expression même du grand idéal fraternel » de l'organisme qu'elle représente. Non plus limitées par les formes de sociabilités réservées aux femmes, les publications dites « féminines » qui paraissent au cours des années 1910 ne sont plus ce repère privé dans lequel les femmes apprennent à apprivoiser le monde. À l'inverse, elles embrassent pleinement leur dimension publique. *Pour vous mesdames*, par exemple, ne se décrit plus comme une revue féminine, mais comme un magazine dont les pages, écrites à l'intention des femmes, « n'en seront pas moins intéressantes pour les hommes ». De même pour *La Bonne Parole*, qui ne récuse pas la visite occasionnelle du lectorat masculin. Mais le grand changement sur ce point survient avec *La Revue moderne*, en 1919. Dans les faits, le discours éditorial de *La Revue moderne* est double. Madeleine signe un premier texte intitulé « S'unir pour grandir », placé au début du périodique, puis un second, « L'Entre-nous »,

qui inaugure la rubrique « Femina ». L'un s'adresse à tous et l'autre parle seulement aux femmes. Reproduisant la disposition des grands quotidiens avec un contenu généraliste incluant, à part, une section féminine, cette dernière publication inaugure une ère nouvelle dans le monde des revues pour femmes. L'image rassurante du foyer, ce lieu de confiance si cher persiste et s'impose même, au cœur du périodique, mais l'éditorial, le premier texte qui décrit la revue veut la montrer autrement que comme « seulement » féminine. Le marché de niche qui avait d'abord permis aux journalistes de s'imposer comme directrices de revue existe toujours, en 1919 comme en 1893, et encore de nos jours, cependant elles n'en sont plus aussi dépendantes. Bien sûr, une analyse approfondie des revues reste encore à faire, mais déjà l'éditorial de ces cinq périodiques révèle une histoire complexe, celle du journalisme québécois, des journalistes, de leurs lectrices et des femmes en général.

qui inaugure la rubrique « Femina ». L'un s'adresse à tous et l'autre parle seulement aux femmes. Reproduisant la disposition des grands quotidiens avec un contenu généraliste incluant, à part, une section féminine, cette dernière publication inaugure une ère nouvelle dans le monde des revues pour femmes. L'image rassurante du foyer, ce lieu de confiance si cher persiste et s'impose même, au cœur du périodique, mais l'éditorial, le premier texte qui décrit la revue veut la montrer autrement que comme « seulement » féminine. Le marché de niche qui avait d'abord permis aux journalistes de s'imposer comme directrices de revue existe toujours, en 1919 comme en 1893, et encore de nos jours, cependant elles n'en sont plus aussi dépendantes. Bien sûr, une analyse approfondie des revues reste encore à faire, mais déjà l'éditorial de ces cinq périodiques révèle une histoire complexe, celle du journalisme québécois, des journalistes, de leurs lectrices et des femmes en général.

Liliana Rizzuto est candidate au doctorat en études littéraires au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise à l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Line Gosselin. Les journalistes québécoises, 1880-1930. Montréal, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, 1995 (Coll. « Études et documents du RCHTQ », n°7), 160 p.

Adrien Rannaud et Marie-José des Rivières, « 1919. Madeleine lance *La Revue moderne* », dans Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières (dir.), *Chroniques de la vie culturelle à Montréal de la Belle Époque à la crise*, éditions Nota bene, 2015, p. 217-231.

Chantal Savoie, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle », *Tangence*, n° 80, 2006, p. 125-142.